

Guy JEAN



Photo : © J.-L. Geoffroy

Collectif

2010

Guy Jean est né en Acadie, sur les bords de la baie des Chaleurs. Il y écrit et récite ses premiers poèmes. Son parcours d'écriture est, au départ, intimement lié à une démarche de prise de la parole et de libération personnelle. Sa poésie s'exprime dans une écriture sans détours, dans un langage fidèle à la longue tradition orale de ses ancêtres et tiré de la vie quotidienne. Pour lui, le rythme et la sonorité sont essentiels à l'écriture, la poésie est faite pour être dite.

Au cours des ans, il développe le goût des mots ciselés, imbriqués les uns dans les autres, donnant des textes courts, denses et chargés de musicalité.

Il écrit pour témoigner des temps et lieux de sa vie, de la lutte avec les énigmes éternelles, de la conversation avec la mort, de la négociation avec la

Guy Jean - 4

vie. Dans ses derniers recueils, il aborde les problématiques universelles que sont les relations d'amour, l'usure du quotidien, la violence.

Son écriture témoigne de ses engagements et de sa passion.

Biographie

Guy Jean est né à Campbellton, au Canada, en 1935.

Il obtient un baccalauréat es arts (Bathurst), un baccalauréat en théologie (Laval\Rimouski) et une maîtrise en éducation (Ottawa). Il fait aussi des études en andragogie et en gestion.

Après avoir travaillé en développement régional et socio-culturel dans le Nord-est de l'Acadie, il travaille à l'élaboration de programmes en éducation populaire à Ottawa, Mexico et Montréal. Puis il entre à la Fonction publique du Canada où il occupe des postes de direction en formation professionnelle et en vérification de la gestion des ressources humaines.

Pendant la guerre froide, il milite en faveur d'échanges culturels entre le Canada et l'URSS et contre le stockage d'armes nucléaires.

Depuis 1996, il fait de l'écriture son occupation principale et s'implique dans le développement des lettres en Outaouais, d'abord en tant que président de l'Association des auteurs et auteures de l'Outaouais de 1997 à 2002, et aussi comme président de la Corporation du Salon des Régions du Livre et membre de la Commission des arts, de la culture, des lettres et du patrimoine de la Ville de Gatineau.

Par la publication de quatre recueils et de textes dans divers collectifs et revues ainsi que par sa participation à des lectures publiques, sa poésie est diffusée au Québec, au Canada, aux USA et en Europe.

Un recueil de poèmes et de dessins, improvisations faites en collaboration avec Edmond Baudoin de France, sera publié à l'automne 2004.

Guy Jean - 6

Guy Jean collabore présentement avec l'artiste américaine, Janet Fredericks, dans un projet laboratoire portant sur deux cours d'eau, une rivière en milieu rural au Vermont et un ruisseau en milieu urbain à Gatineau.

Il demeure à Gatineau, au Québec.

Bibliographie

- *Paroles d'Acadie et d'après*, poèmes, Éd. Asticou, Hull, 1982.
- *Sur le fil tendu des amours*, poèmes, Écrits des Hautes-Terres, Ripon, 1998.
- *Terres frontalières du quotidien*, poèmes, Écrits des Hautes-Terres, Ripon, 1999.
- *Du sang sur les astilbes*, poèmes, Écrits des Hautes-Terres, Montpellier, 2003.
- *Les blanches feuilles où dansent nos âmes*, (Baudoin et Guy Jean), Écrits des Hautes-Terres, Montpellier, 2005.
- *Et l'eau répondit...*, illustrations de Janet Fredericks, Écrits des Hautes-Terres, Montpellier, 2006.
- *Absence*, œuvres originales de Denis Charland et textes poétiques de Guy Jean, livre d'artiste en coffret produit à 7 exemplaires numérotés, 2008.
- *En partance*, Éditions Le Sabord, Trois-Rivières, 2010.

* * *

- *Acadie/Expérience*. Choix de textes acadiens : plaintes, poèmes et chansons. Anthologie par Jean-Guy Rens et Raymond Leblanc, Parti pris, Montréal, 1977, pp. 112-115.
- *Cadres anonymes*, poème inclus dans l'audioguide pour la collection permanente d'art européen du Musée des beaux-arts du Canada et publié dans *Vernissage*, automne 1999, p. 39.
- *Entre temps*, poème dans *Le temps est d'abord un visage*, collectif dirigé par Julie Huard et Jean-Guy Paquin, Écrits des Hautes-Terres, 1999, p. 37.

- *La Poésie acadienne*. Anthologie par Gérard Leblanc et Claude Beausoleil, Éditions Perce-Neige/Écrits des Forges, 1999, pp. 53-54.
- *Ruisseau de la Brasserie*, poème dans *Les Gondoles d'artistes*, AxeNÉO-7 art contemporain, 2000.
- *Amours d'été*, poème dans *Amoroso*, collectif international dirigé par Julie Huard et Michel-Rémi Lafond, Écrits des Hautes-Terres, 2001, p. 57.
- *Poètes au Québec*, de Luce Guilbaud, Décharge, Le Dé Bleu, Chaillé-sous-les-Ormeaux, no. 110, juin 2001, pp.8-50.
- *L'Association pour Le Livre et les Auteurs Comtois et l'ailleurs*, Verrières, Le Centre Régional du Livre de Franche-Comté, Besançon, no. 6, juin 2001, pp. 53-67.
- *Un sourire des yeux*, nouvelle dans *Petites Danses de Macabré*, collectif international dirigé par Claude Bodluc, Éditions Vents d'Ouest, 2002, 13-15.
- *L'âme à vif*, poème dans *Art Le Sabord*, no. 67, décembre 2003, pp. 20-21.
- Participation au collectif *Joutes internationales 2002 - DEUX*, livre d'artistes, Atelier Presse Papier, Trois-Rivières, 2003.
- *Mais, qu'est-ce qu'ils ont dans la tête?*, nouvelle dans *Art Le Sabord*, no. 66, sept. 2003, pp. 42-43.
- *L'âme à vif*, poème dans *Art Le Sabord*, no. 67, décembre 2003, pp. 20-21.
- «*Les auteures et auteurs de l'Outaouais*», *Traversées*, Virton, Belgique, no. 35, octobre 2003, 20-24.
- «*Dans les rues de ma ville*», poème intégré à la sculpture *Le Poète* de Karl Dufour, 2003.
- «*L'âme à vif*», poème en *Art Le Sabord*, no. 67, décembre 2003, 20-21.
- Participation au DVD *Amoroso*, textes réunis par Julie Huard et Michel-Rémi Lafond, Province de Luxembourg, Belgique, Service du livre luxembourgeois, 2004.
- Participation au collectif *Parle-moi d'amour. Mille mots d'amour*, coffret, Les Impatients, Montréal, 2005.

- Participation au collectif *D'une lettre à l'autre, Abécédaire*, Écrits des Forges/Presse Papier, Trois-Rivières, 2005.
- Participation au collectif *La Nuit des gueux. Anthologie poétique et textes en prose* (direction Yanni Kin), Éditions La Plume Libre, Trois-Rivières, 2006.
- Participation au DVD *Et l'eau répondit...*, réalisation de Julie Huard, Gatineau, 2006.
- *Janet Fredericks / Guy Jean, Et l'eau répondit.../And water answered*, catalogue bilingue de l'exposition « Et l'eau répondit... » présentée à la galerie Montcalm de la Ville de Gatineau et au T.W. Wood Gallery and Art Center, Montpelier, Vermont, 2006.
- « Terezin », poème : Guy Jean, illustrations : Christian Quesnel, en revue *Trip*, no. 3, *Tabularité*, 2007.
- Participation au collectif international *Résistances aux guerres*, (direction : Paul Mathieu), Centre d'Animation Globale du Luxembourg, Rossignol, Belgique, 2008.
- Participation au collectif *Projet Outaouais* (direction : Christian Quesnel), Studio coopératif Premières Lignes, Gatineau, 2008.
- Livre-Jeu d'artiste *Hommage à Yvette Debain* de Marie-France Thibault et Guy Jean, Exposition collective du Solstice d'été, Le centre d'exposition l'Imagier, Gatineau, 21 juin au 9 août 2009.
- Participation au texte et à la traduction de *Bleeding Hearts* de Christian Quesnel, imprimé au Canada et distribué en Angleterre, septembre 2009.
- Participation au collectif *La Machine du Bonhomme Sept-Heures*, (nouvelles fantastiques outaouaises d'après l'œuvre de Claude Bolduc sous la direction de Christian Quesnel), Studio coopératif Premières Lignes, Gatineau, 2009.

Choix de textes

Monument

*Les oiseaux ont chié sur la tête de l'Histoire
qui a fait la guerre aux nids
et à la vie qui garde mémoire
dans ses pieds et contes
du rythme des fêtes
volées au silence
lourd du jour
et des gestes qui profitent aux autres*

*Mémoire des fêtes
qui nourrit l'amour
se donnant à l'abri de l'Histoire
dont on ne peut toutefois
protéger les enfants qui grandissent*

(Paroles d'Acadie et d'après, p. 23)

Charivari

*Ne suis point silence
Malgré les prêches, les carêmes
et les siècles de prison*

*Suis charivari
avec que'ques coups d'trop dans l'corps
mes chansons et mes steppettes*

*qui ne connaissent point
l'attente des prières répétées de l'assemblée*

*N'ai retenu de la mer
que tempêtes et courants de fond*

*Ne serai-je jamais
contemplation du retour au quai ?*

*Mon destin est charivari
pour réclamer fêtes et pays*

(Paroles d'Acadie et d'après, p. 25)

Marine

*La mer a trimé toute la nuit
à s'en casser les reins sur la côte*

*elle a endisqué ses plaintes et ses roulements
dans les coquillages d'ailleurs*

*Mais son calme du matin
ne trompe point Roméo
il connaît la géographie des dieux
son bateau reste au quai*

*de la mer il respecte
les redoutables instincts des premiers temps*

(Paroles d'Acadie et d'après, p. 26)

Mon trop bel amour

*J'ai couché avec toi
sur les sables chauds
de Miscou
qui excitent nos reins
et donnent courage
aux fantaisies jamais osées
de nos hiers*

Je t'aime

*Mais ne saurais dormir
dans la verdure de tes caresses
trop douces pour l'hiver*

*Ne saurais m'épuiser
aux vents contraires
trop proches des côtes*

Je quitte

*Et boirai désormais
le doussin
pour secouer mes vieilleses*

(Paroles d'Acadie et d'après, p. 33)

Confession

*J'ai péché de douleur
pour libérer les grands oiseaux*

*qui me broyaient les entrailles
de leurs ailes*

impatientes de vol

(Paroles d'Acadie et d'après, p. 46)

Sommeil mort

*Il traînait tous les jours
les images qu'il avait bues
la veille au soir à la télévision
et qu'il habitait en étranger
exilé de lui-même*

*vivant en différé le soleil et le rire
sans jamais les toucher*

*Existence du regard
qui détache de tout
sauf l'oubli
et qui n'a de répit
que dans le sommeil*

Comment s'étonner qu'il ne rêve plus ?

(Paroles d'Acadie et d'après, p. 59)

*Mon sang ne fait qu'un tour
sur la grande roue du cirque
Pirouette les yeux bandés aux blessures*

j'aime

*Parole de mangue si difficile à peler
lisse comme glace et tes fesses de neige
dans mes mains*

*Rosée sur nos désirs
Rivière des souvenirs de joies et
pardons engrangés pour temps durs*

*Bandonéon étiré refermé en silence
pour la beauté du geste*

je t'aime

Parole comme temps et douleur
jamais apprivoisée.

(Sur le fil tendu des amours, p. 15)

*Ce soir nous jouons au printemps
comme d'autres jouent au parchési
sur le poêle une soupe chaude
au salon un bouquet de fleurs sauvages
ta main inscrit ses secrets dans la mienne
pleine des rires pourpres du vin
nous revêtons la nudité lucide des animaux*

*Les fenêtres grandes ouvertes
le vent coule dans nos corps
contre la mienneté ta cuisse bavarde
tes ongles me labourent de longs frissons
en contretemps des bourrasques
pâmoison de plaisir*

*Le parfum de ta main sur mes rêves
le souvenir des accouplements sans amarres
briseront au matin les monstres nocturnes
qui au creux du bûcher immolent les désirs.*

(*Sur le fil tendu des amours*, p. 22)

Tes paroles traînaient dans mes oreilles

*Ce soir
j'en remue les cendres
en quête de quelque chuchotement.*

(*Sur le fil tendu des amours*, p. 45)

Peau sensible du bonheur

*Un mot un geste
le vol des grands oiseaux de vacances
bascule dans les marécages de nos mémoires*

*Nous y léchons nos plaies
d'une langue meurtrière*

Le pardon serait sabotage.

(Sur le fil tendu des amours, p. 52)

*Pour apprendre les gestes d'amour :
deuxième leçon*

*Au moyen d'une spatule de bois
j'enlève
après l'avoir ébouillantée
l'étiquette de sauce italienne
solidement collée au pot Mason
que ma femme tient à conserver*

moi pas.

(Sur le fil tendu des amours, p. 60)

*Enfermant au jardin le parfum de l'armoise
les dernières lumières du jour se posent
sur une église de campagne
montée pierre sur pierre
pour le repos éternel
dans le velouté des mousses et le vert-de-gris*

*Une femme court pieds nus
sur les dalles d'ardoise
Son sang arrose les ombres
du cri d'un enfant assassiné*

*En contre-jour du sacré
les rites souterrains
ouvrent la nuit sur l'ignominie.*

(Sur le fil tendu des amours, p. 81)

*Les goélands quêtent les dépotoirs
rêves de haute mer
échoués au fond des ruelles
Les épaves ne cachent plus de trésors*

*Quatre murs loués au mois
craquent de froid la nuit
surchauffés de cauchemars
les enfants dorment sur un bûcher*

*Les sacrifices humains n'apaisent plus
les dieux
ils attisent la convoitise des rapaces.*

(Terres frontalières du quotidien, p. 31)

*Sur de friables parchemins
je recense dans mes champs de bataille
les cadavres héritiers
des honneurs de guerre
des drapeaux plantés dans l'univers*

*Pourrais-je m'arracher aux dépouilles
des héros que j'ai enfantés ?*

*Je crie au secours
pantomime de l'écho qui renvoie
l'amour en pleine mutinerie
l'arrogance des énigmes éternelles
Au fond des entrailles
un million d'années-noirceurs
rompues à la mort.*

(Terres frontalières du quotidien, p. 37)

* * *

*Le jour disparaît au bout du sillage
à la dérive*

*À la faveur de la nuit
les étoiles raconteront
la profondeur du temps*

*Les liens noués à s'en briser le cœur
la longue vibration des peines et joies
les trésors qui nous glissent des mains
éclatent en mille larmes
les montagnes, les ruelles, leurs odeurs
la soif, les deuils, les objets de famille
les corps qu'on a servis dans l'amour
et la maladie*

*La mémoire coule au fond de la mer
je me retourne face au vent
la mort se lève au large.*

(Terres frontalières du quotidien, p. 38)

*Dès sept heures trente
les automobiles s'agitent
plainte ininterrompue de retards au travail*

*Un vieux
toute la nuit résigné dans l'attente
ignore les injures des klaxons
cherche un endroit où ne pas mourir.*

(Terres frontalières du quotidien, p. 57)

*Les glaces assiègent les huttes de castors
grandes cette année
comme les neiges*

*Mes yeux frissonnent des gestes d'avril
les crocus percent le pré
la rivière offre ses rondeurs
aux rapides fringants
le sous-bois étale sa nudité*

*Qui ouvrira des sentiers invisibles
dans les toiles d'araignée
pour cueillir les cadavres au printemps ?*

(Terres frontalières du quotidien, p. 82)

*Contre la clôture de bois
solitude fuchsia d'un pois de senteur
Au mur de la maison
pétales rouge vin sur blanc, pistils orangés
les lys imposent leur parfum
de messe de Pâques
de femmes en fête*

*La nostalgie hésite entre l'enfance
et les chambres à coucher d'une nuit
corridors d'un même labyrinthe
dans lesquels flâne la vieillesse.*

(Terres frontalières du quotidien, p. 92)

*Danser dans la rue. En perdre le nord. Chanter l'amante à tue-tête
des fleurs plein les bras. Saut au-dessus de l'abîme.*

Écrasement à la porte du jardin. Sang sur les astilbes.

Drame passionnel.

Trois balles dans la tête, une corde au cou dans un placard.

Drame passionnel.

*Nous nous sommes abîmés dans la métaphore, l'hiver nucléaire à bout
de doigt.*

Entre la terre et l'éternité, un papier de riz.

(Du sang sur les astilbes, p. 35)

Nés de la famille des singes. Abîmes originelles dont seuls les os ont mémoire.

D'où viennent les chiens sauvages qui courent dans nos yeux? Que faire d'une colère qui a goûté le sang? Nous expions dans les injures les secrètes conversations du fœtus et de la mère. N'entendons que les pleurs qui coulent sur nos dépouilles embaumées.

Comment dompter les esprits du chagrin, les ancêtres qui jalourent l'enfantement?

Nos songes sont gravés de hiéroglyphes et des larmes des chimères ancrées en nos entrailles.

(Du sang sur les astilbes, p. 43)

* * *

Le son du sectionnement de la trachée et du cou. L'air en fuite, le sang chaud gicle par à-coups. Les cris de haine de la foule. Ici on égorge un chrétien, là un musulman.

Pour la prière, on se lave les mains.

Coups secs de la hache. Les enfants-soldats scandent « manche longue? manche courte? ».

Dites à la fillette que ses doigts ne repousseront pas.

La brume matinale porte la senteur des bâtiments incendiés. Dans la boue les douilles des tirs en rafales, l'empreinte d'un pied d'enfant. Il traîne les plaintes qui courent la nuit de lit en lit.

Un soldat écrit une lettre d'amour. D'autres, bouteille à la main, se vantent de viols.

À chaque question sans réponse le tortionnaire resserre les écrous. Les mâchoires puis le crâne craquent. Les éclisses du regard s'enfouissent dans les murs humides.

Il met la dernière main à son rapport, s'assure de sa propreté, remonte à la lumière du jour.

Les musiques se sont tues. Les corps pourrissent, mal cachés, à la lisière de la forêt. Les Romanichels ne reviendront plus d'exil.

Et lui rentre son bois pour l'hiver.

La démence en fête se ronge la cervelle.

(Du sang sur les astilbes, pp. 50-51)

* * *

Les cheveux des femmes chauves de Birkenau, les cheveux des femmes sans visage d'Afghanistan pourront-ils entendre les secrets écrasés derrière les barreaux des burquas ?

Une cage ne peut retenir le chant. Un voile, le parfum du regard. Mais le fouet des dévots...

Les mots morts en prison laissent dans les rêves de longues plaintes.

Les cheveux tombés en terre sauront-ils hanter les cervelles des bourreaux, éviter les arêtes dans la gorge en héritage ?

(Du sang sur les astilbes, p. 63)

Guy Jean - 24

*L'artisan japonais attise la forge, des profondeurs du métal imagine l'âme
de la lame – sur elle frémit la mer.*

*Les rêves de la femme savent la faim du nourrisson. Inscrites en son corps
les écritures humaines.*

*Mamelles fières des déesses crétoises, des mères aux terres anciennes.
Comment visiter les jardins sacrés dans lesquels la mort endimanche son
ombre et célébrer nos amours charnelles ?*

Pourtant nous avons les mots qui décident de la guerre.

(Du sang sur les astilbes, p. 76)

*Comment savoir le souffle du vent sur nos os ?
Nous sommes recouverts de vie.*

*Le monde des morts met à nu. Ses danses macabres ouvrent à l'oubli l'œil
aveugle de lumière, ouvrent au daïmon l'âme blême.*

*Sur la peau scarifiée, les semences de fleurs aux pistils rouges et aux
lèvres en chaleur.*

Les poèmes s'émiettent, donnent joie, rappellent la fragilité des mots.

(Du sang sur les astilbes, p. 81)

* * *

L'âme à vif

Le mot âme est un mot immortel.
C'est un mot du souffle.
Gaston Bachelard

*Sentir, ressentir son âme.
Enfant, je n'ai pu qu'imaginer
la pureté de l'état de grâce
la noire souillure du péché.
J'ai abandonné à ses enfers et saluts
l'âme dédaigneuse du corps
prétentieuse de l'éternité des bienheureux.
Ai boudé le mot.*

*Rois habillés de la nudité des dieux
cerfs-volants emprisonnés dans les purgatoires de nos espérances
mais le vin vomit les blessures des anges
la rage de l'orgasme secoue le corps.*

*Une musique triste à fendre l'âme
le chant chargé de duende caresse les larmes et joies d'artifice
un air de trombone ouvre le livre des désamours
une voix râpeuse tire la chaleur humide des savanes
la psalmodie bat un cœur feutré sous la kiva
et s'ouvre une faille
sur la longue plainte des humains pour s'arracher à l'oubli
sur l'abîme de toutes les morts, de toutes les extases charnelles et
divines.
Ne pas s'exiler en cette blessure
dans un acte délibéré de salut terrestre.*

*L'âme à vif a couleur d'ambre et l'humidité ténébreuse des marais
elle habite les revers de la danse
la gorge serrée du temps avant l'orage*

*la main en suspens entre les coups de tambour
le coma, les cimetières abandonnés
le rayon de soleil qui prie dans la noirceur d'une église romane.
Elle donne teintes et formes à la vie en pourriture
aux pousses qui en renaissent fougères, nénuphars
les yeux des eaux sombres.
L'ombre de la mémoire retient son souffle.*

*Le frémissement de la mare boueuse et des grands foins
dits miscanthus sinensis gracillimus
la neige jetée des arbres comme confettis par la brise espiègle
la respiration saccadée de la femme en couches
celle de l'enfant que guettent les parents dans leur sommeil
l'haleine chaude de sang du carnassier sur sa proie
l'halètement du cheval en sueurs qui tire un poids trop lourd
la déchirante expiration de l'haltérophile qui réussit l'arraché
le souffle de la mer qui avance, se retire, porte en ses vagues
les éclisses de naufrages, d'algues, de déchets sans adresses
le souvenir de galions, de paquebots, de sous-marins
le goût de la peau bronzée des baigneuses
la silhouette des châteaux de sable offerts à la marée
le bruissement des nageoires de poissons inconnus
les cris aigus des baleines.
L'instant indécis de l'accouplement de la vie et de la mort
en une seule respiration.*

*Sentir, ressentir son âme
qu'elle soit étincelle du noyau primordial avant l'espace et le temps
créature du rire et des pleurs du dieu gnostique
esprit ancestral
peu importe.
Je sais en ma chair
l'œil invisible qui voit sous les sables de la marée
l'oreille de nuit qui entend les sons de l'au-delà*

*le trou noir de la tristesse
l'extase de l'aurore et des fissures qui s'ouvrent sur l'ineffable.
Je sens mon âme
lorsqu'en plein poème
sous les couches successives j'atteins la nudité du mot.*

(Art Le Sabord, n°. 67, décembre 2003, pp. 20-21.)

*Le soleil de mort rattrape les corneilles à la pointe des arbres. Ailes
brisées elles plongent à la terre, folles du vent comme feuilles
d'automne à travers champs.*

*Ivre rosée sur ma tête chauve.
Mon regard bascule sur le paysage de ton corps.*

Sans racines, l'horizon s'étend au delà des rêves.

L'eau du lac pénètre la pierre qui la caresse de mousse.

Guy Jean et Baudoin, ***Les blanches feuilles où dansent nos âmes,***
Écrits des Hautes-Terres, 2004.

JACQUES LOUSSIER INTERPRÈTE SATIE 2

*Musique battements de cils
j'accorde mes pas, ma respiration.*

*Mon regard captif s'aveugle
entre dans l'abîme de tes cheveux
qui sentent la jeunesse des amours
les promesses de l'enfantement
la mélodie brisée des désamours.*

*Je n'ose aller plus loin
les déesses anciennes sont redoutables.*

*Je retrouve les nuits où ton visage
cristallisé
m'engloutit dans la musique qui te crée
je coule sur ton corps comme baisers perdus
au fond de ma tristesse.*

Guy Jean et Baudoin, ***Les blanches feuilles où dansent nos âmes***,
Écrits des Hautes-Terres, 2004.

DEUXIÈME JOUR DE L'AGRESSION AMÉRICAINE EN IRAK

*La tête lourde rivée à la télé
qu'est-ce que j'attends
des images de bombardements sur Bagdad?*

*Car, un trou au ventre, j'attends
pour me convaincre de fiction.
J'attends que tout s'arrête
sans enfants aux âmes crevées
comme lorsque l'auto dérape sur la glace
sans mort.*

*J'attends sans savoir
les pleurs qui lavent le sang
de l'amante, de l'amant
fleur fatale de l'acier tordu.*

*Je ferme les yeux
n'entends que la pétarade
les sanglots que je retiens
les pas de mon esprit en fuite.*

Son cri ferait rompre le ciel.

Guy Jean et Baudoin, *Les blanches feuilles où dansent nos âmes*,
Écrits des Hautes-Terres, 2004.

EDMOND ET GUY

*Nos raquettes n'ont laissé qu'une piste
jusqu'au marais.*

*Piste refaite, les raquettes chargées de glace.
Nous ne savons la fragilité de l'hiver
lorsque les yeux pleurent au froid.*

*Nous savons les bras généreux
les blanches feuilles où dansent nos âmes
et restent les traces
des animaux venus boire.*

*Le parfum des gestes, des regards
des longues conversations*

Guy Jean - 30

*se cache dans nos rêves
dans les sentiers
du Chemin de Saint-Jean et de la Gatineau.*

Guy Jean et Baudoin, *Les blanches feuilles où dansent nos âmes*,
Écrits des Hautes-Terres, 2004.

Et l'eau répondit

*L'eau danse avec le soleil
un tango nerveux
sur les murs du réveil*

*oiseau migrateur
j'y trace mon chemin*

*méduse
je laisse à l'eau de la nuit
les empreintes de mes rêves.*

*Parcours liminal
je ne suis ni présent ni absent
où germent les secrets de l'âme.*

* * *

*Les cailloux chantent leur sommeil
s'évadent de l'ombre de la rivière.*

*L'ombre qui coule
dans des parcours calqués sur nos artères
où gisent les premiers volcans, les premières mers.*

*J'entends le silence veiné des cailloux
ils rêvent la rivière.*

* * *

*Les alchimiques eaux des souffleurs noirs
bercent les origines de la vie.*

*Quels secrets codés à même l'hippocampe
languissent du retour à la mer
oublie les sévérités de son étreinte ?*

*La complaisance du sein maternel interdite
nos rêves portent la fuite des peurs de jour
le désir charnel de l'apesanteur.*

*Je me ferai marin
pour mériter sépulture en mer
couché dans le canevas lesté
cousu de fil goudronné
le dernier point passé aux narines.
Après le plongeon pieds premiers
et les sifflements d'adieu
les courants aveugles des profondeurs.*

J'inventerai des mots.

*Si les pêcheurs de la baie des Chaleurs donnent à leurs bateaux
le nom de poc-à-poc, poc-à-poc
si les K'ichés nomment les oiseaux à leurs chants : klis, klis,*

Guy Jean - 32

*klis, ch'ok, ch'ok, ch'ok **
je nommerai tes paroles sur les pierres et cailloux
reudè, reudè
rosh-sh-sh-glou-glou
euch'-glùglù.

Le mouvement de tes lèvres, langue étrangère, informe mes lèvres
de sons jamais dits.

Tes mots étage-sur-étage contiennent les origines, débordent nos
oreilles humaines.

Nous sommes sourds à ton innocence, langue mère de toutes langues.

J'inventerai des mots.

** Humberto Ak'abal, Cantos de pajaros.*

* * *

L'eau glisse sur mes mots, emporte peut-être l'affection qu'ils portent.

Comment savoir ?
Sa transparence ne révèle à mon impatience que roc et cailloux.

Les mots d'amour s'usent vite dans nos oreilles avides.

La rivière caresse longuement les paroles inscrites dans la terre
pour entendre les syllabes muettes, pour étirer la vie.

Demain, j'écrirai des mots d'encens qui s'offrent lentement,
paroles dites aux mourants sans espoir de réponse.

Lâchetés et trahisons que le temps ne peut déraciner.

Comme on enterre les cadavres, met le feu aux scories, je confesserai mes péchés sur papier blanc, les retiendrai sous l'eau jusqu'à noyade.

Je rendrai aux débuts du monde chaque mot à l'instant même des épousailles des eaux douces et salées.

Alors peut-être pourrais-je séduire la trace de la lune sur l'eau, dire mes adieux à Ophélie.

En partance

J'écoute, interprété par Chick Corea, le concerto pour piano et orchestre numéro vingt-trois de Mozart; Satie, joué par le trio Jacques Loussier

et je me dis que la poésie est un art de manchot

je tourne les pages de mon dictionnaire pour savoir le sens ancien des mots

découvrir le sens inconnu, la nudité au-delà du corps

et j'ose l'écriture

la chorégraphie et la musique de la plume sur le papier réjouissent ma main enfante les mots.

Si je naissais à Florence

*je serais ange annonciateur, ailes multicolores déployées comme baldaquin, une main sur le cœur, dans l'autre une branche d'olivier, je chanterais Je vous salue Marie, mantra de mon enfance, pour lui donner avec élégance et sourire la nouvelle du clin d'œil divin
je serais ange annonciateur de la fracture du sacré, de la fulgurance de l'inconnu dans les maigres espoirs humains.*

Si je naissais à Florence

*je serais vierge, traits purs sur un visage rosé, modèle de Fra Angelico figé sur les murs des monastères et dans les désirs des moines
je craindrais les anges et leur outrecuidance à m'annoncer être lourde d'un dieu né pour tromper la peur de la mort
je me cacherais derrière les volets d'un triptyque, nue comme les maîtresses des artistes qui après les amours me donnent leur visage et à elles ma vertu.*

Si je naissais à Florence

*je me ferais peintre du massacre des saints innocents, leurs corps égorgés aux pieds de leurs mères en Irak, à Gaza
je peindrais sans visage la Vierge, ses seules mains silencieuses se demandant si le sacrifice de son fils...
j'abandonnerais la ville et ses Vespas pour la campagne où la brise vole aux trattorias les odeurs de pâtes fraîches et d'huile d'olive
j'y prendrais femme à peindre, fille oubliée de Dieu et l'aimerais au son des cloches de l'angélus.*

Si je naissais au Nord

je serais morse

(on disait walrus, jamais l'inuktitut aivik)

*sur mes défenses d'ivoire, je sculpterais l'histoire de mes chasses
sur les glaces, j'inscrirais les secrets des eaux profondes
sur les navires perdus, les ravages des esprits en déroute
dans la fourrure blanche des ours affamés, la poudrerie du sang*

*je retournerais aux échoueries anciennes qui mènent aux rêves des enfants
et, à la fin, n'attendrais pas sur la banquise la preste mort boréale
gibier en pleine mer, je m'offrirais aux chasseurs qui m'appellent de leur
prière.*

Si je naissais au Nord

je voudrais être chaman, angogoq

*et fredonner aux esprits des mots secrets pour qu'ils couvrent d'yeux mon
corps*

*voler bras ouverts comme les oiseaux, visiter la lune, ouvrir la porte de
l'étoile Polaire, voir les jardins de l'éternel été*

chanter les poèmes des animaux

rapporter du fond des mers les songes des ancêtres

je voudrais être chaman - mais

ne pourrais soutenir la vision de mon squelette démembré

subir la torture des démons et mériter de voir les yeux fermés.

*Mes pieds dansent
pas feutrés sur le parvis de quartz d'une ville morte*

*Mes pieds dansent
l'écriture première et les musiques d'Ougarit
l'énervement des chameaux sous la chaleur assassine
les jeux poétiques des Bédouins.*

*Je joue à tout, à rien
à retenir mon souffle
comme vertige dans les hauteurs d'un pont
comme faiblesse sous la morsure d'une flamme.*

*J'écoute
l'intérieur du jour
et les pas de ma danse dans l'inconnu.*

*Dans un sac de plastique transparent, un garçonnet
main droite devant le visage tuméfié
Spiderman en couleurs sur son t-shirt
sous la sangle une rose rouge
un nom griffonné en arabe*

*il a nom et famille, oui
n'est pas que « dommage collatéral ».*

*Qu'il est agréable le parfum des martyrs... non
il n'a pas chanté ce refrain
ni désiré la gloire et le paradis à ce prix*

*ceux-là, par leurs pères convaincus de victoire
les yeux bourrés d'explosifs
n'ont plus corps, que charpie.*

Il n'y a pas d'ultime bataille pour la paix.

*Les morts pleurent encore à Hiroshima
les déportés laissent leur requiem sur les sentiers
les héros s'égarer dans la fiction, accompagnent les cadavres.*

Quelle musique nous guérira de la guerre?

*Vite! Composons l'œuvre et sur un violon donnons-lui
goût d'opium.*

*Le bois cordé avec soin expose au soleil ses moignons.
À l'hiver il nous réchauffera de son feu.*

*De même, mon amour aura-t-il sur tes blessures
le parfum du bouleau blanc?*

*Ton amour, trop dense, ne se digère pas
il entre dans les os
s'installe comme un gardien de nuit
prend la forme de ce qu'il voit.*

*Femme, bois mes cendres.
Je veux mourir mon éternité en ton corps.*

Quelques commentaires...

Sur le parcours poétique acadien de Guy Jean on a écrit :

... « malgré l'apparence nationaliste et collective de certains textes des années 1970 (entre autres ceux de Raymond LeBlanc dans *Cri de terre*, d'Herménégilde Chiasson dans *Mourir à Scoudouc*, de Gérald Leblanc dans *Comme un otage du quotidien*, de Guy Jean dans *Paroles d'Acadie et d'après*), il y a toujours eu prédominance de la volonté individuelle de dire : c'est par l'affirmation de la parole individuelle que l'Acadien se donne le sens d'exister (...)

L'espace dans lequel écrit le poète acadien, (...) est à la fois un espace d'affirmation collective à la face du monde et d'affirmation individuelle face à cette même collectivité, un espace de différence globale par rapport à tous les autres espaces existants (...), mais aussi le désir d'une différence individuelle, (...) Il n'y a pas si longtemps que Guy Jean choisissait de s'exprimer en poésie pour contester un système où « ceux qui avaient la parole ne pouvaient se permettre d'être en rupture avec les valeurs », faisant, bien entendu, appel aux images fondamentales de la liberté : celles de l'environnement maritime (...)

L'usage (...) de « parlure » acadienne où se marque clairement la dépossession d'un espace francophone homogène, majoritaire et sûr de lui, n'a rien à voir avec l'usage du « français » à la mode de la France (car c'est bien d'une mode qu'il s'agit) ni avec les revendications « joutalisantes » des écrivains québécois à partir de 1968. Il s'agit d'indiquer sa dépossession, certes, (...) mais il s'agit aussi, et peut-être surtout, de donner au texte un rythme, une intonation, une réalité de parole sinon de cri qui corresponde

à l'espace acadien et, à sa manière, le définit. C'est que la poésie, dans un tout premier temps, c'est la parole, le rythme de la voix, le souffle. Même dans ses textes les plus contemporains, la poésie acadienne reste profondément orale, profondément «performante» dans l'espace de la voix plus que dans l'espace de l'écriture.»¹

«Les poètes ont été nombreux en Acadie, dans les années 1960 et 1970, à prendre la plume pour exprimer leurs rêves de création d'un pays et leur détresse face à son absence (...)

Dans le cas de Guy Jean (...) Il a choisi la prise de parole. Son écriture était plus une dénonciation des bobos du pays qu'un projet de création d'une nouvelle Acadie – là était la différence avec la vision plus optimiste ou plus lyrique de certains autres.»²

* * *

Voici ce que l'on dit de sa poésie récente :

«Son écriture est un questionnement sur la vie et sur le temps. Mélange de tendresse et de douleur, l'élaboration du poème se veut construction pour tenir debout dans la lucidité de l'expérience.»³

¹ Paratte, Henri-Dominique, *Fragment d'une réalité éclatée : P comme poésie, modernité ouverte entre l'Histoire et les images de Mer*, Dalhousie French Studies, La littérature acadienne contemporaine. Études - Textes - Inédits, Special Issue, Volume Fifteen, Fall-Winter 1988, pages 115 à 133.

² Jacquot, Martine, «Guy Jean. Se taire ou partir : le prix de la liberté», *Le Ven'd'est*, no. 25, mai-juin 1988, 13.

³ Guilbaud, Luce, «Poètes au Québec», *Décharge*, Le Dé Bleu, Chaillé-sous-les-Ormeaux, n°. 110, juin 2001, 41.

«Ce regard neuf que Guy Jean pose sur les choses, c'est sa façon de préserver les espaces gagnés par la mémoire, sa façon de lutter contre le temps assassin : *Le soir ramène les arbres à leur nudité / seul le chant des oiseaux témoigne de mai*. Peut-on gagner semblable combat quand une *maladie ronge l'espoir*? Non sans doute : *une génération se balance / pieds dans le vide...*

Que reste-t-il alors? Peut-être l'émerveillement devant le soleil ou l'arbre. À l'occasion, d'ailleurs, les images rassemblées font la part belle à des réalités proprement québécoises : *Les glaces assiègent les huttes de castors / grandes cette année / comme les neiges*.⁴

Et au sujet du recueil *Du sang sur les astilbes* :

«Cet amalgame dégage une vitalité où l'intelligence et la sensibilité s'animent pour atteindre le sentiment d'horreur et de pitié par lequel se définit proprement le tragique. La forme épurée contribue aussi à nous faire respirer l'air raréfié où se combinent le plaisir et l'angoisse que suscitent les représentations du destin. Il reste que la note finale dégage une sérénité que justifie la confiance dans le pouvoir des mots. On n'en attendait pas moins du poète.⁵

«Recueil d'une rare lucidité, livre sans concessions, poésie aussi dure que fraternelle sur la violence des hommes. Avec une finesse d'observation et de la plume, le poète nous entraîne à travers les âges, les civilisations, les guerres, les chambres à gaz et à coucher, en suivant le labyrinthe de l'inconscient mâle où des forces ataviques provoquent des

⁴ Mathieu, Paul, «D'un autre Québec : Claude Bolduc et Guy Jean» – *Entre noir et blanc*, 27/12/2002.

⁵ Recension de *Du sang sur les astilbes* par Hélène Thibaux, «À livre ouvert», *Art Le Sabord*, n°. 67, décembre 2003, 53.

séismes meurtriers dont les femmes et les enfants sont trop souvent les premières victimes. Il nous fallait ce regard cru sur un des grands enjeux de notre monde, un regard chargé de mémoire et d'émotions sur le passé et le présent. Il nous fallait aussi cette ouverture vers l'espoir et l'amour.»⁶

⁶ Pierre Bernier, éditeur, Écrits des Hautes-Terres.